

L E T T R E S

PARLONS DU ROMANTISME

Le théâtre de Victor Hugo

Bien que la bataille d'Hernani ait fini en victoire, les grands succès du théâtre romantique n'étaient pas pour Hugo, ils étaient pour Dumas. On ne peut dire qu'Hugo fut jaloux, du moins il tenta de rivaliser avec Dumas sur son terrain. Il écrivit des mélodrames qui étaient, cette fois, carrément exécrables. Les extravagances continuaient de s'entasser, et elles n'étaient pas revêtues de cette somptuosité lyrique qui masquait le creux de Marion Delorme et la folie d'Hernani. Angelo, Marie Tudor et Lucrèce Borgia sont aujourd'hui injouables. La croix de ma mère d'Angelo, tyran de Padoue (Cornaro, tyran pas doux, disait la parodie), et surtout l'attribution de Lucrèce Borgia, portes secrètes, souterrains, poignard, poison et une bonne demi-douzaine de cerceaux, feraient éclater de rire les hugophiles les plus déterminés.

Le roi s'amuse n'est pas meilleur, quoiqu'Hugo y revienne à la forme poétique qui le sauvait.

♦♦♦

En 1836, Hugo eut le courage de renoncer au mélodrame et à la lutte contre Dumas, et il fut récompensé car il écrivit *Ruy Blas*.

Non que la donnée en soit plus sensée que les précédentes; pour un peu, l'on pourrait, à l'inverse, en dire de plus en plus dans l'extravagance. Un grand seigneur ayant à se plaindre de la reine d'Espagne, ordonne à son laquais de devenir l'amant de la dite reine. Non seulement le laquais y réussit sans peine, mais il trouve moyen de devenir, par-dessus le marché, premier ministre et politique de génie. Par malheur, le grand seigneur revient et ordonne à son valet de perdre la reine. N'importe qui, dans la situation de Ruy Blas, à supposer que quel qu'un ait jamais pu être dans cette situation, se fût empressé de faire coffrer et disparaître à jamais Don Salluste, et il ne se fût rien passé du tout. Salluste donne, précisément, l'exemple de l'audace quand il fait arrêter Don César, et Don Salluste n'est pourtant pas maître de l'Etat. Mais Hugo apportait autant de maladresse que de soin à monter sa lourde machine. A cet égard, ce n'est pas lui qui a donné le mauvais exemple. Il n'avait, à aucun degré, l'instinct scénique d'un Dumas ou d'un Musset; il lui manquait la poigne noire du premier, la légèreté du second. Ses intrigues sont articulées à force, mais la lourdeur est d'autant plus sensible, qu'il calculait ses effets avec autant de précaution que Racine, Sardou ou M. Méry.

Parce que *Ruy Blas* est sa meilleure pièce, c'est peut-être là qu'on voit le mieux le vide des caractères. On l'a dit et démontré cent fois, il ne reste qu'à le répéter. Ruy Blas ou Don César ne sont que des pouspous de tirades; comme les témoins du grand opéra, ils viennent chanter leur air, sans raison autre que le plaisir de donner de la voix. On a noté, très justement, qu'Hugo composait un rôle comme un peintre impressionniste qui fixe d'abord sur la toile les couleurs dominantes de son tableau. Si bien que ce ne sont pas des hommes et des femmes qu'on entend, mais une enfilade de tirades lyriques, une ode, une satire, un hymne, un solo amoureux.

C'est du lyrisme que son théâtre tire tout ce qu'il a de bon. Les gros effets de mélodrame ne laissent pas d'agir encore aujourd'hui sur le public, qui sursautait quand Salluste repartait ou quand Ruy Blas, au cinquième acte, tire son épée : *Je crois que vous venez d'assassiner votre reine*. Mais enfin, rien de tout cela ne vivrait sans l'éclat du style et le torrent de l'imagination lyrique. Les invectives de Don César au premier acte, la grande apostrophe de Ruy Blas aux conseillers, au troisième, sont des morceaux célèbres; les premières meilleures que la seconde, qui a le tort de présenter un tableau d'histoire extravagante, tandis que les solis de trompette de Don César sont magnifiques de soufflé et de sonorité. Cependant, ce n'est pas ce qu'il y a de mieux dans *Ruy Blas*; c'est le second acte, d'abord, charmant de poésie fraîche et mélancolique en dépit de la miraculeuse fausseté historique, et surtout cet admirable quatrième acte, de loin ce qu'Hugo a fait de mieux au théâtre, de plus vivant et de plus original.

♦♦♦

Si *Ruy Blas* demeure une pièce fort amusante, les *Burgraves*, en revanche, sont imangeables. On ne sait par quel bout prendre cette folle histoire de brigands centennaires aux prises avec un empereur du même âge; l'empereur arrive tout seul chez les brigands, déguisé en mendiant, et s'agit qu'il s'est fait connaître, le chef des brigands donne un ordre, et les brigands de tout âge se laissent mettre les menottes par leurs propres soldats qui obéissent sans hésitation ni murmure. Ce serait déjà prodigieux, mais il y a plus beau encore : le brigand en chef et l'empereur d'Allemagne se sont pourfendus, jadis, pour une femme corse, sous les noms italiens de Fosco et de Donato. Cette femme, âgée d'environ quatre-vingt dix ans, est d'une force extraordinaire en pharmacie, guérit les enfants malades en leur faisant boire des potions miraculeuses, et combine de faire assassiner le burgrave centenaire par l'enfant que ce digne vieillard eut à l'âge exceptionnel de quatre-vingts ans. Au dernier acte, tout le monde se retrouve au fond d'une cave, on se reconnaît grâce à la voix du sang, on se retrouve en famille, et tout finit au mieux si la sorcière n'avait juré qu'il y aurait au moins un mort. Comme ces héros romantiques professent une fidélité incroyable à la parole d'honneur (voir *Hernani* et *Ruy Blas*), elle est empoisonnée. Quel dommage ! Elle eût pu épouser Frédéric Barberousse, qui n'a que quatre-vingt-douze ans. Mais quel mal pour arriver à ne pas même assassiner un centenaire !

♦♦♦

La seule excuse qu'on puisse arguer à ces folies, est que cette pièce est une épopée plus qu'un drame. Etrange épopée, qui révèle une des faiblesses du romantisme : les épopées sont, généralement, nationales, celle-ci est l'épopée du nationalisme allemand. Il s'agit de savoir si Barberousse sauvera l'Allemagne, il agit, et le poète pense et écrit pour qu'il y ait une Allemagne au monde. Il y en a une, en effet.

♦♦♦

Nous voici, à présent, au point de conclure.

Lucien DUBÉCH.

Le théâtre au quartier latin selon Gaston Baty

Il semble que l'on ait, à juste titre, le droit de s'étonner de la situation faite au Quartier Latin dans le partage des théâtres. Les seuls qui, à Paris, méritent encore le nom de théâtre, se trouvent au diable vauvent boulevard des Batignolles, place Dancourt, avenue Montaigne... Il n'y en a pas un sur le rive gauche, à la porte immédiate du public qui les fréquente le plus assidûment.

D'où cela provient-il ? Je ne vois aucune raison valable à la base de cet état de choses. Je tiens en effet pour assuré que le public du quartier est le plus sûr des publics, parce qu'il sait s'intéresser. Croyez que cette qualité est assez rare. La preuve en est facile : dans ce seul fait que, ne trouvant pas chez lui ce qu'il désire, il va le chercher à l'Atelier ou au théâtre des Arts.

Il manque donc au Quartier Latin un centre. Comment l'obtiendra-t-il ? C'est un problème épineux.

Il est possible qu'à lui seul le public de la Montagne-Sainte-Genève puisse faire vivre cette entreprise ; dans ce cas, il lui serait possible de faire de très bonnes choses, vraiment jeunes...

Mais encore faut-il que cette entreprise se crée et je crains que ce moment ne soit pas encore venu. Une entreprise théâtrale est une chose souvent ténue ; tous les soucis n'y sont pas d'ordre artistique, elle comporte des soucis qui n'ont rien à faire avec le théâtre proprement dit...

C'est cette raison qui empêche et empêchera toujours les petites compagnies d'exister longtemps. Il leur manque, dès l'abord, les moyens matériels de durée, et l'art n'intelligence ne prévalent point contre cela.

Il ne faut aussi tenir qu'un compte médiocre des tentatives juvéniles auxquelles peut être sujet le boulevard Saint-Michel. Elles naissent en une nuit, comme les champignons, elles disparaissent au plus à monter un spectacle, elles disparaissent comme elles sont venues.

Il en est, bien sûr, qui subsistent, mais irrégulièrement, sans salle assurée, sans répétitoire, sans représentations régulières, elles sont vouées à n'être, dans un ordre plus élevé, que des troupes de distribution de prix.

Le Quartier Latin a besoin d'un théâtre ? Il peut lui assurer un public ? Alors, la meilleure solution serait qu'il se mit à manifester son désir non plus seulement par des plaintes, mais par quelques actes réfléchis. Il ne manque pas là-bas de bonnes volontés ; qu'elles se mettent en branle, je crois qu'on les écouterait, qu'on les aidait.

Et alors, à son tour, ajoute en souriant M. Baty, de me faire construire un théâtre boulevard Saint-Germain. Je vous assure que je quitterai avec joie le Studio des Champs-Élysées.

Philippe ESTE.

Trois hommes en smoking



La mode a ses caprices qui deviennent facilement des lois. L'habit n'est plus en faveur. Soit qu'il paraisse trop cérémonieux pour un temps qui apprécie beaucoup le sans-façon, soit qu'il paraisse suranné à nos « jeunes premiers ».

Et c'est pourquoi on verra tôt ou tard trois hommes en smoking, qui ne prétendent pas être les arbitres de l'élégance mais qui nous paraissent pourtant bien symboliser l'élégance du siècle, telle qu'elle est appréciée par les spectateurs.

Quand Jouvet jouait le "mélo"

Ça remonte à quelques années avant la guerre, lorsque la troupe du Théâtre Montparnasse se faisait applaudir dans les vieux mélos : *Le Bossu*, *Le Courrier de Lyon*, *La Bouquetière des Innocents*...

Un grand acteur, déjà vieux et usé, Noël, Léon Noël, le Père Noël, comme disaient ses jeunes amis — des admirateurs, des disciples — brillait d'un éclat à peine terni au firmament de ce théâtre. Des générations enthousiastes l'ont applaudi dans les rôles de cape et d'épée.

Au fait, Louis Jouvet l'a connu. Il doit être fier de souvenirs sur ce comédien. Un coup de téléphone et en route pour la Comédie des Champs-Élysées où son directeur, à la veille du départ en vacances, l'attendait.

♦♦♦

Il fait chaud, il fait lourd. Le créateur de *Knock*, harassé à la fin d'une saison fructueuse, mais lourde, s'entraîne à travers le dédale de ses interminables escaliers en ciment armé. Dehors, la terrasse d'un café paisible nous accueille.

— Si j'ai connu Léon Noël ? Mais ce fut une de mes idoles dans ma jeunesse ! J'ai une fibre de reconnaissance envers lui. Je suis heureux de l'occasion que vous m'offrez de m'en acquitter en partie.

« Noël jouait dans la périphérie. Quand j'ai vu pour la première fois, c'était au théâtre Montparnasse. On donnait *Le Courrier de Lyon*. Il était prodigieux de naturel et de grandeur dans le rôle de Choppard. Ce n'était pas du style, c'était de la noblesse, non de la noblesse guindée, ampoulée, mais de la noblesse naturelle.

« Il m'impressionna si fort ce soir-là que je lui écrivis sans tarder. Il m'accorda l'audience que je lui demandais. J'allai le voir, 78, rue de la Verrerie, près de l'église Saint-Merri, où il habitait. Il s'était composé un appartement romantique avec la cheminée gothique et le lit Louis XIII à colonnes sur socle. Le vieil acteur vivait une existence romanesque par certains côtés. Même à la ville, il ne se dépourrait pas tout à fait des bottes à revers et du pourpoint. Sous le chapeau haut de forme à bord plat et le macfarlane, il avait grand air quand il traînait sa canne — une canne donnée par Dumas — comme une rapatriée.

♦♦♦

Jouvet n'est plus le comédien précis, dont le saisissement réaliste arrache au public le saisissement de la Comédie des Champs-Élysées d'enthousiastes applaudissements. A cette table de café, c'est un homme simple, un ouvrier — sur un plan supérieur — qui cherche encore, dans les évocations de son passé, un enseignement pour ce qu'il veut faire.

« Pour ces acteurs-là, le théâtre n'était pas un métier, un art. C'était une espèce de religion. Tout ce qui s'y rapportait était sanctifié à leurs yeux. Ainsi, Noël jouait Choppard dans les costumes et avec les accessoires de Paulin Meunier, le créateur. Il en avait fait le conteur, la cellule, tout. Il n'aurait jamais consenti à s'en déposséder, même pour une fortune, bien qu'il fût pauvre sur ses vieux jours. Ces vêtements sales et usés jusqu'à la corde, il les gardait, il les faisait nettoyer et raccommoder. Il les montrait aux camarades avec fierté. Il disait, aux jeunes surtout, sympathique mais sincère : « Peuh, ces hardes, ce sont celles de Paulin Meunier ! Il les portait le fameux soir de la création du *Courrier de Lyon*. » Reliqués ! Reliqués d'une religion qui mourait avec ses derniers demi-dieux, ses derniers prêtres et ses derniers dévots.

« Ah ! l'empreinte de l'époque romantique sur ces âmes naturellement exaltées !

« Tout était instinct chez ces hommes exceptionnels, mais instinct noble qui les tournait vers les vertus du dévouement aux belles idées et aux nobles causes.

« Noël, en outre, était un parfait illettré, mais il aimait, comprenait tout ce qui élevait l'homme au-dessus de la taille commune. Quelle majesté dans sa démarche, quelle élégance dans son geste ! Il adorait ce qui le reportait par la pensée aux époques disparues. Il connaissait comme pas un tous les monuments de Paris et en dissertait avec l'érudition de Georges Cain.

« S'il était souvent de travers, s'il lâchait par exemple : « Il faut boire le calice jusqu'à la lie », comme disait Shakespeare, ou quelque énormité semblable, on ne songeait pas à rire, je vous jure, car il masquait ses défauts et ses tares par une impressionnante grandeur.

« Combien de fois, l'accompagnant, le soir, après la représentation — où j'avais joué parfois quatre rôles dans la même pièce à ses côtés, comme dans *Monte-Cristo* — ai-je arpenté Paris de long en large en l'écoutant parler de son art, de sa vie. De lui, j'ai reçu les premiers conseils, même les premiers enseignements. Eh bien, cet homme, cet artiste d'une époque disparue, dernier représentant d'une génération morte, voyait si juste et comprenait si bien, que son jeu romantique s'apparentait par le son, l'attitude, le sens de la vie et du mouvement, au réalisme et même au naturalisme naissants. Après l'avoir vu, j'ai compris Guirly. Il avait la même connaissance technique de son métier que Leloir, par exemple, professeur étonnant, dans la classe duquel j'entraî plus tard comme auditeur.

« Et remarquez la valeur de ses prédictions. Il ne voyait en moi qu'un bon acteur de grimes et de composition. Il me disait, de sa voix cavernueuse : « Tu marches mieux. »

Jouvet a un geste de la main comme pour me prendre à témoin, pour me dire : « Il avait raison, n'est-ce pas ? »

♦♦♦

« Léon Noël s'éteignit, dévoré par un cancer à l'âge de 74 ans, en 1913. Il me fit jurer, sur son lit de mort, de ne point laisser périr sa mémoire. Peu après, la guerre nous prenait, nous emportait tous. Lorsque je revins d'Amérique, je songeai à faire quelque chose pour le vieux Noël, cœur ardent, âme généreuse, vieux bourge admirable comme on n'en fait plus. J'ai travaillé durement pendant des années. C'est la première fois que, depuis 1914, je vais enfin pouvoir me reposer à l'air pur, pendant quelques jours, souffler un peu. Grâce à *Candide*, je me libère doucement avant mon départ. Car ce n'était pas sans mélancolie que je me voyais contraindre, chaque année, de reculer l'hérence de la dette contractée au chevet du noble vieillard.

Gabriel REUILLARD.

la Terre en même temps. Dans cet ordre d'idées, le phonographe est d'un intérêt moderne, le disque étant, au point de vue de la rapidité et de la facilité d'émission, inférieur à l'antenne.

Quant au piano mécanique, il ne peut nuire qu'aux virtuoses lui ressemblant. Selon moi, son avenir est assez limité. On peut cependant écrire spécialement pour cet instrument et l'utiliser efficacement dans les orchestres symphoniques ou dans les « jazz ».

Pour conclure, ces trois inventions, qui ne sont pas des moyens mécaniques d'expression mais de transmission m'ont fait éprouver souvent beaucoup de joie.

Leur avenir dépendra du nôtre.

M. MAURICE HERMITTE

Chef d'orchestre aux Folies-Bergère

Les progrès réalisés par la musique mécanique ne peuvent pas plus nuire à la musique et aux musiciens que ces mêmes progrès, réalisés par la photographie, n'ont nu à la peinture et aux peintres.

Les exécutants des petits orchestres (disco de brasserie) sont, eux, déjà atteints (ainsi qu'il est facile de le constater le dimanche en banlieue, par exemple, et en province) par le piano mécanique et le phonographe — lorsque ayant déjà chassé des cinémas quelques exécutants d'harmonie.

La profession de virtuose n'est menacée en rien par le développement de la musique mécanique : le public veut voir...

Je ne saurais pas plus faire un choix entre le phonographe, la T.S.F. et le piano mécanique qu'entre un revolver, un fusil et un canon. (Le browning fait merveille dans les drames conjuraux, le Winchester est idéal à la chasse au buffe, et le 75 est particulièrement efficace dans les tirs de barrage. On ne saurait toutefois prêter l'une de ces armes, d'utilisations différentes.) J'apprécie le piano mécanique dans les œuvres de piano, la T.S.F. qui peut se permettre un grand nombre d'exécutants et n'a pas à connaître de la durée) dans les œuvres importantes, et le phonographe dans les œuvres de musique de chambre, mélodies et « jazz ».

Le piano mécanique est le plus « à point ». Mais, c'est indiscutablement la T.S.F. qui a le plus d'avenir, la constitution d'une bibliothèque de disques phonographiques s'avérant, à moins que n'intervienne l'abonnement, péculiairement prohibitive.

Claude DORE.

BOISYVON.

Au théâtre de la nature de Champigny

Il fait si beau... Traversons le bois de Vincennes, puis Joinville, arrêtons-nous à Champigny pour faire un pèlerinage au théâtre de la Nature. Nous pensions découvrir quelques décors, un masque, un autographe de Charles Méré ; nous n'avons aperçu, à travers une grille rouillée, que des vieilles pierres, une troupe de chats sauvages, des poules et des poussins.

Nous avons poussé la porte verte. Des ruines, soit ! mais quelle flore et quelle faune !

Voici les chats. Ils s'esquivent avec la grâce de danseurs russes, tournant vers nous des prunelles fluides, où fond l'accent aigu d'une pupille curieuse.

Ils disparaissent dans le parc. L'entrée est gardée par des géants vêtus de tuniques de terre, qui tendent au vent des branches dramatiques. Entre des buissons noirs quelques feuilles nouvelles attirent le soleil : mille lumières y tremblent. Est-ce la rampe ?

Puis, sur un tapis de mousse bruisant des insectes de toutes sortes : scarabées bleus aux ailes d'or, araignées au cordonnet de soie ; des cochenilles semblent s'enlever d'une bogue ; et de temps à autre, un papillon s'abat sur une plante qu'il farde de neige ou de velours.

L'orchestre se compose. Les bourdons, gras et parfumés, jettent un murmure de violoncelle que traverse la note aiguë d'un moustique. Le soleil s'en mêle. Tend une corde entre deux branches où une rangée d'ailes brunes et noires passe comme un archet.

Au mur, une brèche, voilée par un grillage. C'est l'écran où passe un cavalier évadé d'une caserne, une auto conduite par une femme, des bambins qui remorquent un bateau en bois verni.

Et autour des parfums des fards, la puissante odeur de la mousse.

Jacques CHRISTOPHE.

Un nouveau comique de l'écran

SIR HARRY LAUDER

Le peuple britannique qui fréquente le music-hall — tout le peuple britannique fréquente le music-hall — fut un peu surpris comment lorsqu'il fut annoncé que « Sir Harry », ainsi nommé-t-on, là-bas, Harry Lauder, le plus aimé, sans doute, des artistes « parlants » de music-hall, allait faire du cinéma.

Personne ne semble moins destiné au cinéma que Harry Lauder. Son caractère, irrévérencieux, réside dans une conversation. Venu de son kilt écossais de ses bas à carreaux voyants, de son bonnet tombant sur le côté, il arrive, un peu détonnant, sur la scène, s'approche de la rampe, tout près, regarde le public comme s'il le voyait toujours pour la première fois et se met à lui parler. Il lui parle comme s'il était le « patron de la maison » (encore un surnom qu'on lui a donné) ne cherche pas son Dieu, à lui, raconter des histoires extraordinaires. Ce n'est pas l'artiste qui commence par prévenir : « Attendez, je vais vous faire rire ! » Il n'a même pas l'air d'y penser. Dans son naturel patois écossais, il conte des petites malheurs, qui lui sont arrivés : un mauvais shilling qu'il n'est pas parvenu à passer, ses déboires avec son comparse Mac Tavish, lorsqu'ils ont resté tous deux trois jours et trois nuits au bar, ne sachant pas qui devait payer les consommations. Il sourit aimablement à ses ennemis, entremêle son récit d'une chanson ou deux, d'un air de « bagpipe », s'arrête, repart, demande leur avis aux spectateurs, le leur fait répéter, et s'en va comme il est venu. On éprouve l'impression qu'il a complètement oublié de faire son numéro, mais on a ri follement, tout le temps.

Voilà deux ans, à peu près, des amateurs de music-hall ont l'idée de vouloir faire applaudir Harry Lauder par le public français. C'était risqué, presque impossible. Sir Harry le comprit bien.

« J'ai passé toute ma vie, dit-il, à obtenir que le public rie « avec » moi et non pas « de » moi. Comment voulez-vous que l'on rie avec moi si l'on ne me comprend pas ? »

Racontées en français, mes histoires n'auraient aucun sens, elles n'en ont même pas en anglais... C'est l'écossais qui est leur raison d'être, et je ne pense pas qu'en France on puisse saisir les subtilités qui distinguent un citoyen d'Aberdeen d'un habitant de Manchester...

Un jour, je l'entendis parler ainsi de son art.

« J'essaie de faire oublier au public qu'il est venu au théâtre... c'est mon intérêt... Si les spectateurs se croient au théâtre, ils se conduisent comme les vieilles dames qui se réunissent pour prendre le thé, ils critiquent tout ce qui n'est pas avec eux... et l'artiste n'est pas avec eux puisqu'ils « savent » qu'ils sont au théâtre... Au contraire, je m'efforce de leur donner cette impression qu'ils sont mes moitiés et qu'ils se connaissent tous... question d'instinct. Les moyens varient d'une salle à l'autre et d'une ville à l'autre, mais, en général, il m'est suffisant de parler de la vie ordinaire, de dire ce que l'on dit dans les réunions amicales au lieu de chercher le mot comique et la réplique artificielle... »

Harry Lauder est donc venu au cinéma. Il tourne un scénario de John Buchan, l'auteur de ce « Prophète au manteau vert » qui n'est rien moins qu'un auteur comique. Mais John Buchan a composé pour lui une histoire où il voit un épiscop de Glasgow partir en aventures, et la première fois que « Sir Harry » est venu au studio, il a dit à son metteur en scène, M. Parson :

« Je ne connais rien au cinéma... je ne sais ni ce qu'il faut faire, ni ce qu'il ne faut pas faire... Je me remets entre vos mains, j'obéis comme un enfant, mais je vous promets une chose, c'est que je serai sincère dans tout ce que je ferai. J'ai été sincère toute ma vie, je ne vois pas pourquoi je ne le serais plus parce que je joue devant un appareil photographique.

Il s'est arrêté pourtant, et ayant réfléchi, ajoute :

« Cependant, ce qui va me gêner, c'est que l'appareil ne rira pas ! »

Sir Harry fut, paraît-il, rassuré après les premières scènes. L'appareil ne riait pas, mais les assistants suffoquaient. Nous avons donc un peu d'espérance. Un peu. Pas trop.

BOISYVON.

LES ECHOS

Entre deux charlestons (lequel charleston perd d'ailleurs de sa vogue), dans les dansings, on danse encore de douloureux tangos. Les couples s'étreignent et, avec des mines de penseurs pessimistes, évoluent lentement, sur des airs de musique tout simplement désespérés. Ces airs pleins de tristesse, de regrets, de remords, d'amour perdu et de vengeance prochaine, nous venaient d'Argentine où le gauchito doit être particulièrement sensible et sentimental.

Mais sans doute les danseurs ont-ils trouvé que ces complaintes, pourtant si nostalgiques, manquaient d'élévation; il est de mode, maintenant, de danser sur des airs de cantiques ou d'église. On danse sur des « Ave Maria » avec le plus sombre entrain, comme si la danse n'avait pas perdu du son caractère religieux et sacré et depuis bien longtemps...

Mais si cette mode continue — elle est d'assez mauvais goût pour durer — il ne faudra pas s'étonner de voir un compositeur vraiment bien inspiré faire tanguer les danseurs extasiés sur le « de Profundis » !

Il y a à Trouville un marchand de journaux aussi populaire que Dramey. Il ne crie point les quotidiens comme les autres camelots; mais il improvise, avec leurs titres, sur des airs de jazz ou d'opérette à la mode, des chansons comiques. Aussi toute la plage attend son arrivée, et lorsqu'il passe, les enfants reçoivent en chœur, avec lui, quelque refrain connu d'Yvain ou de Moretti, sur des paroles de son invention.

Ce marchand de journaux plein de gaieté et de fantaisie, est un ancien chanteur de café-concert. On s'étonne qu'il n'ait pas réussi, car il sait faire rire toute une ville avec des dons d'acteur comique. En tout cas, son talent d'artiste lui sert, car lorsqu'il chante, la face rouge comme un clown : « Le Matin, demandez le Matin, sauf les crépus tout le monde lit le Matin ! », il n'y a personne à Trouville qui lui refuse le journal qu'il présente et quelquefois même, qui n'applaudisse le chanteur.

QUELQUES NOUVELLES

Le spectacle de réouverture des Capucines sera une fantaisie musicale de Rip et Savoir, intitulée Comme le temps passe.

L'interprétation comprendra M. Marguerite Pierry, Marcelle Monthil et Roger Tréville.

La Torche sous le Boisseau, de Gabrielle d'Annunzio, que la Comédie-Française doit créer cet hiver, aura pour principaux interprètes, MM. Léon Bernard, Alexandre, Denis d'Inès et Mmes Segond-Weber, Ventura, Mary Marquet et Berthe Boay.

La Rafale, chez Molière, aura pour interprètes : Léon Bernard, Alexandre et Mme Piérol.

M. Silvain doit créer le rôle de Juit Manassé dans *Cromwell*.

Il y a eu, ces jours-ci, un petit scandale aux Folies-Bergère.

Une jeune figurante fut enlevée par deux messieurs. Fut enlevée — ou se laisse enlever.

Le lendemain, comme une lettre en retard, sa mère vint la réclamer au concierge qui n'en pouvait mais.

Tumulte.

— J'irai me plaindre à la direction, hurle la maman.

Mais hélas ! quand on sait que ce sont souvent les mères elles-mêmes qui amènent leur fille pour un engagement dans la figurante, et que, très souvent, aussi, les régisseurs ou les metteurs en scène sont obligés de refuser des fillettes de quatorze ou quinze ans conduites à eux par les mains maternelles, on comprend la réflexion d'une hubbelleuse des Folies :

— Ça n'est pas leurs filles qu'elles regrettent, c'est l'argent.

Au Palace, on répète la nouvelle revue. M. Henri Varna met en scène un sketch du genre Grand-Guignol, que jouera Dama.

Mme Henriette Leblond doit, à un moment, prononcer cette phrase :

« Tu n'aurais qu'à ne pas y entrer. »

Malgré toutes les remarques de son directeur elle s'obstinait à dire :

— Tu n'aurais qu'à ne pas y rentrer.

Mais non !... Leblond... ça rentrer... entrer.

Impossible d'obtenir ce mot. Alors, en désespoir de cause, Henriette Leblond s'écria :

« C'est pas ma faute, j'ai pas la bouche faite pour dire comme ça... Je vous assure, c'est un défaut de conformation dans la mâchoire... Mais si... »

Réouverture du Cirque d'Hiver. Petite fête touchante, vraiment, surtout quand les cloches d'Illes et Walter vinrent en scène avec leur famille. Il y avait là une petite fille de trois ans, habillée comme une enfant, qui eut un succès considérable, on s'en doute...

Et l'on apporta des fleurs au père. Puis une petite fille vint, avec une gerbe dans les bras, donner des roses à la jeune artiste. Ce furent ensuite d'autres bouquets...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France